

Dans ce contexte, qu'est-ce qui se joue autour de la photographie ?

Pour les mouvements sociaux et leurs militants, elle est un témoignage de la lutte, et, à des degrés divers, un moyen de donner un écho aux revendications. Le Mouvement des Sans-Terre (MST)⁴ est passé maître dans la mise en scène, à la fois en s'attaquant à des symboles qui lui assuraient une forte couverture médiatique, par exemple en envahissant la propriété du Président Fernando-Henrique Cardoso, mais aussi dans la mise en place de ce qu'il appelle la « mystique », c'est-à-dire toutes les formes de ritualisation de la « lutte pour la terre », mélange d'héritage révolutionnaire et de messianisme religieux : chants, drapeaux, défilés, professions de foi, instruments agricoles brandis. Le caractère volontairement spectaculaire qui caractérise les actions de ce mouvement a grandement contribué à sa médiatisation. Le photographe Sebastião Salgado a ainsi mis son talent et sa notoriété au service de la cause (et vice-versa) : son album *Terra* magnifie, dans une esthétique héroïque, le combat des Sans-Terre anonymes, la rédemption sortant de la souffrance et de la lutte.

Les syndicats de travailleurs ruraux du Pernambouc, ayant une base avant tout locale, n'ont pas le même intérêt que le MST à avoir une visibilité nationale et internationale, mais sont en concurrence avec lui. Historiquement, ils ont trouvé chez les anthropologues de Rio de Janeiro, proches de la gauche intellectuelle, des alliés fidèles, notamment lors des grèves sous le régime militaire ; des années plus tard, ils ont accueilli comme des « amis d'amis » les chercheurs français qui les accompagnaient. Les militants de ces mouvements nous ont donc encouragés à photographier la « lutte » et à témoigner de ce que nous avons vu.

Les portraits, individuels ou familiaux, engagent autre chose. Ils sont pris après une discussion, souvent à l'issue d'un long entretien, enregistré ou non, où la personne raconte l'histoire de sa vie. Être pris en photo n'est pas un acte anodin ; c'est donner quelque chose de soi. Plusieurs fois, ceux que nous avons photographiés nous ont dit en souriant : « je vais voyager, je vais aller en France ». Par delà l'humour, la photo « représente » ainsi, au sens fort, celui qui en est le sujet.

Au cours de l'enquête ethnographique, où la production d'images n'est pas, à la différence d'un reportage-photo, un but en soi, on ne peut pas photographier en toute circonstance. Pour nous, l'appareil-photo est à la fois instrument de travail (mais moins que le magnétophone ou le cahier de terrain), aide-mémoire, « boîte à souvenirs », poids au fond du sac, et façon de « rendre » aux enquêtés une part de ce qu'ils nous donnent.

La photographie n'est donc ni un document simple, ni un simple « document ». Elle rentre dans une relation d'échange avec les enquêtés ; elle peut être un « cadeau », d'abord don de son image à l'enquêteur, puis souvenir offert en remerciement. En échange de mes tirages, certains ont insisté pour que j'emporte un de leurs clichés familiaux. Elle inscrit aussi la relation dans la durée : lors de mon dernier séjour, invité à partager un repas dans la nouvelle maison d'une famille bénéficiaire d'une parcelle, nous avons regardé des photos prises cinq ans plus tôt dans les campements, en évoquant le souvenir des disparus et les enfants qui ont grandi. ■

Benoît de L'Estoile

(1) La phase collective de l'enquête, effectuée en commun par des enseignants et des étudiants du Département d'anthropologie du Musée National (Université Fédérale de Rio de Janeiro) et du Département de sciences sociales de l'École Normale Supérieure (Paris), s'est déroulée dans les communes de Rio Formoso, Serinhaém et Tamandaré, en septembre 1997, puis au cours de l'été 1999. Elle se poursuit depuis.

(2) Cette expression est un enjeu pour les acteurs, qui l'utilisent dans des sens différents. Depuis les Ligues paysannes des années 1950, l'expropriation des *latifundios* est une revendication des mouvements et partis de gauche ; aujourd'hui, syndicats ruraux et Mouvement des Sans Terre dénoncent comme insuffisantes les mesures prises par le gouvernement, visant à installer des familles sur des terres rachetées à leurs propriétaires, et réclament une « véritable réforme agraire ».

(3) D'après l'INCRA, dans tout le Brésil, entre 1995 et 99, 372 624 familles ont été installées dans le cadre de projets de réforme agraire, sur une surface totale de 17,1 millions d'hectares, équivalant à un tiers du territoire de la France métropolitaine. Le MST conteste la réalité de ces chiffres.

(4) Le MST est né d'une alliance entre la gauche de l'Eglise, marquée par la théologie de la libération et les « communautés ecclésiales de base », et les trotskistes, liés à l'aile radicale du Parti des Travailleurs.



« LUTTONS ENSEMBLE POUR LA RÉFORME AGRAIRE ». Rio Formoso. Septembre 1997.

Teixeira, président du syndicat de Rio Formoso, tient l'affiche. À gauche, Zé Francisco, délégué syndical de la plantation Amaragi, accompagné de son fils. À droite, Chiquinho, nouveau leader à Amaragi. Les visages sont sérieux : être photographié entraîne une certaine solennité. Cette mise en scène de la lutte manifeste la détermination des syndicalistes. Sur la banderole, la revendication pour les salaires, privilégiée depuis les années 1980, cède la place à la « lutte pour la Réforme agraire ». En 1999, Teixeira, Zé Francisco et Chiquinho sont devenus *parceiros* à Amaragi.